

# Fin de saison musicale : entre ouvreuses

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **2 (1902-1903)**

Heft 40

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1029931>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

celui de Thoune, donné il y a quelques semaines, par le chœur mixte de l'endroit, avec le concours de M<sup>lle</sup> Burger d'Aarau et M. Böpplé de Bâle, et l'orchestre de Berne. La pièce de résistance était « Das Feuerkreuz » de Max Bruch. Les chœurs étaient très bien étudiés et chantés avec un entrain remarquable sous la direction de M. Pfister.

E. C.



## FIN DE SAISON MUSICALE

### Entre ouvreuses.

Un heureux hasard a fait tomber entre nos mains un brouillon de lettre, oublié dans le vestiaire des ouvreuses du Nouveau Théâtre par une de ces dames. Cette missive était évidemment destinée à une camarade du Cirque d'été. Nous la reproduisons à titre de document suggestif.

Ma chère amie,

Je suis toute joyeuse de ton triomphe. Ce matin en dépliant « la Gazette des Strapontins » j'ai vu que ces messieurs de l'Académie avaient rayé du dictionnaire l'affreux vocable « piano » et qu'ils avaient fait le meilleur accueil au verbe « pleyeler », popularisé par toi. Ce n'est pas trop tôt. Toutes et tous nous en avions soupé, de ce terme transalpin, et nous avions assez d'être condamnés au piano forcé à perpétuité. Vive la France et à bas l'Italie ! Vrai de vrai, tu honores la corporation ! On se sentait déjà fière d'être ouvreuse en contemplant la *colonne*, mais combien plus fière quand on a comme camarade une femme qui manie si bien sa langue ! J'avais toujours prédit que, lasse de porter des petits bancs, d'offrir des programmes ou d'empocher des gratifications, tu verserais dans la littérature.

Je vais, tant que j'y suis, te souffler un nouveau tuyau. Que penses-tu d'un seul mot pour désigner l'action de jouer de la flûte (Système Bœhm) ? Ça te botte, n'est-ce pas ? Eh bien, avance ton oreille ! Pourquoi ne pas dire, en rendant compte d'un concert : « Monsieur X... *abœhmine* merveilleusement ». Cette fois je crois que ce serait, pour les puristes, le comble de l'*abœhmination*. Mais tu te fiches avec raison de ces gens-là ! et il y a pas là de quoi mouiller ta *fannelle* (Taffanel.)

A propos, s'ils t'embêtent pour ton Pleyel transformé en nom commun, réponds-leur : « Quand vous prenez l'apéritif, vous demandez

bien un pernod, un picon. J'ai fait comme vous, j'ai supprimé la majuscule ».

Enfin si les gêneurs protestent encore, imite le geste de Phryné devant l'Aréopage. Montre-leur ton *sein sans* (St-Saëns) cesse palpitant. Ils en baveront !

Je n'ai qu'une crainte pour toi. C'est que les journalistes montent le cou au public, qu'ils te renvoient *pleyer les* manteaux et les pardessus et qu'à la suite de tout ce bruit tes clients *s'éra-réfient* de plus en plus.

Ce qui me rassure, c'est que la phalange de St-Gervais veille sur toi, qu'elle est, nuit et jour, aux petits soins pour ta personne, témoin cette jeune choriste qui, chaque soir, *borde* ton lit en te d'*Indinant*. Comment ne serais-tu pas chérie de ces braves gens ! Tout le monde sait que *Widor* ni la grandeur ne guident ta plume.

Figure-toi que l'on commence à être jaloux de ton succès. Il fallait s'y attendre. Hier un de tes ennemis me disait : « Cette ouvreuse est effrayante de méchanceté. Quand elle sort de son *dodo* et qu'elle fixe ses yeux en clef de *fa* sur les nouvelles œuvres parues, eh bien *là si Doré* (Gustave) était encore vivant, ce qu'il te la ficherait dans son Dante illustré, au premier rang des réprouvées ! »

D'autres prétendent que tu es une femme à *séné* (Massenet), c'est-à-dire une créature purgée de toute profondeur et que le théâtre te paraît une institution sublime quand Debussy s'y agite, sans doute parce que *deux buses y* font plus de bruit qu'une. Laisse-les parler, va.

Léon Moreau est enchanté de toi. Tu l'avais malmené au début et il paraît que du paradis tu avais failli crier « *Moreau vache* » (mort aux vaches). Mais avec quelle délicatesse tu as su panser la blessure de celui dont la longue mèche hante maintenant tes rêves ! Avec quel dédain tu as répondu à cet animal de musicien qui le dénigrait : « Avant d'ouvrir la bouche, blanc bec, *mors* autant sur le public qu'il l'a fait. Tu parleras ensuite ! »

Par exemple, ces autres messieurs les pianistes sont moins ravis. Les plus jeunes sont les plus acharnés. Il y a quelques jours, dans une maison amie, un petit phoque, qui n'a pas six ans, a quitté son clavier et, tous les muscles tendus, m'a dit : « Vous connaissez l'ouvreuse. Eh bien ! vous en connaissez, du joli monde ! Alors dites-lui qu'elle ne fasse *pas des rouskis* (Paderewski), car, si j'étais pas un gosse, un soir, avant d'aller me *pugnoter* au dodo, j'irais lui *planter*

un gnaf qui pourrait bien l'envoyer sur le bord *De la fosse...* Et allez donc, c'est pas *Diémer!* »

Tu devines là-dessus, quelle fessée maternelle ! Entre deux pleurs le petit murmurait : « Me voilà bien maintenant ! Je suis *willipendé* comme une simple ouvreuse. Encore si j'avais mon petit banc ! »

Mais je m'arrête, car tout ça ce n'est que des blagues et *Hahn* y soit qui mal y pense.

Ta vieille amie

bien enrhumée, car l'autre jour Rosenthal est venu nous *esternway* son répertoire avec une énergie qui a fortement *influenzé* son public en sa faveur ; mais moi j'y ai pincé mon coryza.



## NOUVELLE ARTISTIQUE

### Suisse.

Au moment où nous mettons sous presse, la Fête de musique organisée à Bâle par « l'Association des musiciens allemands » et celle des « musiciens suisses » s'achève brillamment. Nous en rendrons compte dans le prochain numéro.



## Bulletin bibliographique.

*Dissonance*, « roman musical », par Jean d'Udine.

L'idée de développer sous forme de roman l'adage *De gustibus coloribusque non disputandum est*, appliqué au jugement musical, n'est absolument pas banale. Mais que le mot de « roman » ne vous induise pas en erreur. Il ne s'agit pas en l'espèce d'une trame compliquée, avec traître, imbroglio, triomphe de l'innocence et apothéose. Le livre de M. J. d'Udine n'a que 111 pages, de texte serré, il est vrai, et rentre plutôt dans le cadre de la nouvelle.

Réduit à son squelette, c'est un dialogue entre deux jeunes gens placés entre un oncle plein d'indulgence et le narrateur, type différent, car il glose et commente, mais plein d'indulgence aussi. Commencé très bien, car les jeunes gens s'adorent, le dialogue finit très mal, parce qu'ils sont musiciens tous deux. De là, n'allez pas conclure que les artistes sont incapables de faire bon ménage ensemble. L'auteur a simplement voulu nous prêcher l'éclectisme, encore une forme de l'indulgence, sentiment qui est au volume comme une sorte de basse continue.

Parce que les deux fiancés comprennent et aiment la musique de deux façons différentes, la jeune fille avec son cœur et ses sens, le jeune homme avec sa tête et sa raison, il plane entre eux comme un malentendu, vague d'abord, mais qui ne tarde pas à devenir aigu et à provoquer une rupture.

Cette trame légère, l'auteur l'a comme noyée dans un décor breton ravissant, plein de détails pittoresques et jolis. À côté des personnages essentiels, il a crayonné d'aimables silhouettes d'un contour net et qui restent dans l'œil : teile celle de Dagorn, le sauvage du sémaphore. Quant à la langue de M. J. d'Udine, elle est correcte et élégante.

Que penser maintenant de la thèse de l'auteur ? Qu'elle est juste, cela nous semble incontestable.

Il ne saurait guère y avoir de doute, premièrement qu'il n'existe pas de vérité absolue, ou du moins que, si elle existe, c'est comme si elle n'existait pas, perçue qu'elle est par des sujets variant eux-mêmes à l'infini ; et secondement que la vérité relative ne se rencontre jamais dans les extrêmes, mais seulement dans un juste milieu.

Toute opinion est respectable ; et l'excommunication de qui n'a pas les mêmes articles de foi que nous est aussi puérile en art qu'en religion.

La conclusion ? C'est la tolérance, l'indulgence, l'éclectisme. Il est toutefois prudent, avant de conclure trop carrément d'observer deux choses.

La première c'est que l'universelle indulgence est trop souvent pour les faibles et les paresseux une excuse à la lâcheté et à l'absence d'une esthétique personnelle dont l'acquisition exigerait un effort, une étude sérieuse.

La deuxième, c'est que les puissants créateurs ont presque toujours été entiers et exclusifs dans leurs goûts, ce qui semblerait indiquer qu'une des conditions pour être fort est d'être *unique*, ne pas éparpiller son être dans l'analyse mais de concentrer son activité vers un but unique.

Il ne faut donc pas trop en vouloir à ceux qui se passionnent pour et contre un idéal. Le contre est ici la rançon du pour. Soyons donc indulgents, mais surtout pour ceux qui ne le sont pas.

EDOUARD COMBE.